Résumé des articles du numéro de l'Echo consacré à la France.

L'Echo de la Pologne

Moscou, avril 1916.

LA FRANCE.

La France! Connaissez-vous toute la portée, tout le retentissement de ce mot: la France!

De même qu'une seule des gouttes d'eau de la mer reflète le soleil tout entier, ce seul mot renferme l'histoire d'une culture occidentale—de la culture française rayonnant sur le monde entier et plus spécialement sur la Pologne.

«Le génie de la France, disait A. Mickiewicz à Paris en 1842, le génie de la France n'est pas pour nous une idée abstraite: nous savons le reconnaître: nous l'avons connu jadis. Nous avons jadis reçu ses visites, et toutes les fois que nous l'avons reconnu, nous n'avons pas hésité à le suivre. Et mieux encore, nous l'avons servi! Il nous apparut d'abord avec l'oriflamme de Charlemagne: nous avons reçu ses lois et combattu à côté de ses paladins».

Le pape Urbain II dont le monument à Clermont rappelle au monde l'époque des enthousiasmes extrêmes de la pensée, en bénissant les croisés, confirma la mission de la Pologne, désignée par la Providence pour être «l'antemurale christianitatis», le poste le plus avancé à l'Est de la culture occidentale sur la grande route des influences.

«Dernièrement le génie français vint chez nous sur les ailes des aigles impériales: nous reçumes son code, et nous le suivîmes, ce génie, pour combattre avec lui sur tous les champs de batailles de l'Europe». Le peuple polonais ne détourna point ses regards, voilés par les larmes, du héros idolâtré, ni lors de son exil à Sainte-Hélène ni même lorsque s'écroulèrent nos espérances.

La mémoire de Napoléon fut unie dans la conscience de notre nation à l'homme dont le souvenir seul fait battre le cœur polonais, je veux dire, le prince Joseph Poniatowski.

Notre Messianisme de 1840 fortifia encore cette mémoire: il admirait dans le génie de l'Empereur la force d'âme et avait foi en ce que son Esprit toujours présent n'abandonnerait jamais la Pologne.

«Le génie français, ajoute Mickiewicz, imprimait jadis ses idées avec le fer des lances et les communiquait au peuples étrangers à coups de canon, il écrivait ses codes à l'ombre de ses drapeaux et des lauriers qu'il cueillait. Il provoquait l'action, il appelait à l'action. La Pologne a répondu à tous ses appels».

Ce n'est pas seulement Henri de Valois ni les cryptes de l'église de St-Germain des Près où reposent les restes du roi-pèlerin, Jean Casimir, ce n'est pas seulement le cimetière de Montmartre ni celui du Père Lachaise où l'on déposait les cendres de nos grands morts qui nous unissent dans le passé. Ce n'est pas non plus Marie Leszczynska seule qui continue la chaîne de nos travaux et de notre vie commune, car la fin du XVIII siècle qui apportait au monde les droits de l'Homme et du Citoyen fût aussi pour la Pologne l'annonce d'une nouvelle aurore de liberté.

Le XVIII siècle, le siècle de Voltaire et de Rousseau, conduisait la Pologne vers l'héroïsme, vers Thaddée Kosciuszko.

«La commotion qui ébranla dans les journées de juillet les pavés de Votre cité remua tout le sol de la vieille Pologne: les balles qui chassaient de chez vous l'ancien régime, en passant silencieusement par-dessus l'Allemagne, se changèrent dans notre pays en boulets de canon: alors la voix des armées vous appelait: ces armées ont péri! «La Pologne» — disait Mickiewicz—«vous adresse le dernier appel: cet appel c'est nous, Polonais émigrés».

Ni les espérances brisées, ni l'immense désolation qui s'empara des cœurs polonais quand ils entendirent les paroles du maréchal Sébastiani, prononcées à la Chambre: «l'ordre règne à Varsovie» — n'ont pu détourner la Pologne de la France, car celle-ci possédait toujours, même dans les plus sombres moments de calculs politiques et d'égoïsme matériel, quelque chose qui réveillait notre espoir, qui mettait Paris en deuil à la nouvelle de la fin désastreuse de l'insurrection de 1863; quelque chose qui en faisait toujours pour l'âme polonaise la vivante incarnation des idées de liberté et d'humanité, qui la remplissait d'élans et d'enthousiasme, qui conduisait nos légions à St-Domingue et à Sommo-Sierra, qui poussait Wròblewski et ses compagnons sur les barricades de la Commune, et qui aujourd'hui retient bien haut fixés sur les cimes du génie français, nos regards remplis d'anxiété. Ce qui attire et entraine vers la France c'est l'esprit français, fait d'initiative ingénieuse, de facilité dans le travail, de gaîté dans la vie en même temps que de tenacité dans les entreprises et de génie dans les créations, avec cette faculté supérieure de synthèse qui l'élève aujourd'hui infiniment au-dessus du génie allemand, lequel, oublieux de ses grands individualistes, base toute sa force sur l'organisation mécanique et analytique, sur l'annihilation de toute originalité et la subordination de l'individu à la discipline brutale imposée par la collectivité.

L'intérêt qui gouverne la vie et les destinées des peuples est rarement en communion avec leur idéal.

C'est pourquoi nous avons en vue non pas la France du bien-être bourgeois et égoïste, mais la France qui porte en main le flambeau de la culture mondiale et du dévouement — la «Semeuse» — dont la jeunesse régénérée, sublime d'héroïsme, vient d'opposer à l'ennemi sur les bords de la Marne une résistance victorieuse et combat en ce moment à Verdun avec le plus opiniâtre acharnement.

Il est bien possible que nous entendions sonner l'heure dont parlait Garczynski lorsqu'il comparait l'image sanglante de la Pologne aux derniers jours de son existence à la tête meurtrie du Sauveur miraculeusement imprimée sur le voile de Sainte-Véronique, l'heure où s'ouvriront les yeux des peuples de l'Europe pour s'attacher fascinés à jamais sur la Nation Crucifiée.

Peut-être bénirons nous un jour les terribles angoisses du moment présent. Car si le génie français peut, des sommets de l'idéal, tendre la main à la Pologne et la secourir, il peut aussi, dans son propre intérêt, faire passer dans la pratique les principes inscrits par la main de Napoléon sur une page nouvelle de l'histoire. L'idée démocratique par sa propre logique doit d'autant plus décider de notre sort, en élevant sur les ruines de l'iniquité la Pologne libre et renaissante.

Alexandre Lednicki

J. STEFANSKI.

L'Alsace.

(Résumé).

Déjà à l'époque de Louis XIV, lorsque l'Alsace fut reprise aux Allemands, l'ambassadeur du roi de Prusse, Schmettau, dans ses rapports à son souverain, l'avertissait de l'amour et de la fidélité du peuple Alsacien pour la France.

Un demi-siècle après le traité de Francfort, demi-siècle de germanisation, aux premiers sons du clairon des milliers d'Alsaciens s'enrôlèrent sous les drapeaux français.

La France sût gagner l'âme de l'Alsace, l'Allemagne ne put que semer l'aversion et la haine.

Le système de la France fut la tolérance.

Le règne de Louis XIV avec Vaubau et Colbert contribua principalement au développement du pays. Le roi-philosophe Stanislas Leszczynski eût aussi, sa grande influence.

La récolte de cette semence fut féconde. Dans les armées révolutionnaires et plus tard, lors de l'épopée napoléonienne, les noms alsaciens figuraient parmi les plus illustres de ce temps-là, comme Kellerman, Kléber, Rapp, Ney, Lassale, Lefèvre. Soixante cinq généraux alsaciens, de même qu'une grande quantité d'officiers, sont la preuve évidente des nouveaux liens avec la France.

Cette fidélité à la France se prolongea jusqu'après la débâcle. La victoire allemande fut accueillie avec des sentiments unanimes de révolte. Cent mille jeunes gens abandonnèrent le pays pour ne pas rester sous les étendards de l'ennemi. Fliegenschuh, Moll, Ihler et Jaegle ont trouvé la gloire dans les rangs français.

Bien autre fut le système prussien :

Les Allemands commencèrent par le bombardement de Strassbourg. Ce furent là les premières promesses du «poing de fer» prussien. Pour la reprise de ce pays soit disant germanique, ils mirent en mouvement toute une armée de guerriers du germanisme militant, de chevaliers qui ne devaient reculer ni devant la lâcheté ni devant la violence.

Quand en 1872 tout le peuple alsacien répondit en se tournant vers la France, les Allemands se hâtèrent de prendre des mesures encore plus dures, ils proscrivirent la langue française, ils établirent le contrôle des écoles, fondèrent une Université allemande à Strassbourg et obligèrent au service militaire.

Après des années de dictature Bismarck se décida à donner un semblant de constitution au pays: le Landesausschuss, un gouverneur et un secrétaire d'état.

La politique de conciliation du gouverneur Manteuffel fit bien vite place à la violence de Hohenlohe.

Les élections qui suivirent furent une preuve de l'indignation du pays et elles donnèrent lieu au règne de la terreur, qui se manifesta par les lois et les dispositions allemandes de 1887 et 1888. Ce fut l'époque héroïque de la résistance alsacienne.

La nouvelle génération analysa les effets malheureux de ce règne, dont le plus douloureux fut l'émigration. Le mot d'ordre: «l'Alsace pour les Alsaciens», et le système de la résistance légale dans le cadre des droits de l'Empire Allemand obtint un succès de plus en plus grand. Ce n'était pas de la résignation, mais tout simplement la necessité de se soumettre aux conditions de la vie. Cependant on conservait les traditions du passé et les influences de la culture française.

Wittich a constaté dans son livre «Deutsche und Französische Kultur», que le français a toujeurs été la langue de l'intelligence et que dans le domaine des idées sociales et politiques la France seule conservait sa suprematie.

En 1911 il fut donné à l'Alsace une constitution qui fondait un parlement formé de deux chambres. Même ce statut qui ne faisait de l'Alsace-Lorraine ni une confédération ni un pays vraiment autonome indigna fort les pangermanistes.

L'affaire de Saverne arriva. Au grand étonnement des Allemands ils se trouvèrent de nouveau en face d'une opposition de deux cultures, de deux idées.

Ce fut évident alors que l'Alsace n'avait point oublié la différence des valeurs représentées par la France et par l'Allemagne.

La révolte trouva un nouveau stratagème, nous voyons le sourire des vaincus.

Le professeur Knatschké enseignait que la peur du lieutenant prussien était un commencement de sagesse. La fière race alsacienne y répondit par la Marseillaise.

«L'oncle Hansi», Lislin et Dur's Elsass provoquaient la fureur des chauvinistes allemands.

L'oppression remporta encore une fois la victoire: Von Dullwitz, un réactionnaire, fut mis à la tête du gouvernement. C'est alors que la presse commença sa propagande de l'idée du partage de l'Alsace-Lorraine.

La guerre éclata, les yeux fatigués des vieux vétérans virent enfin le drapeau tricolore flotter sur la terre alsacienne. La population eut des moments d'hésitation.

On se rendait compte des sacrifices et de la révolution économique qui seraient les conséquences indubitables si l'on retournait à la France.

Les représentants du parti allemands commençaient une campagne dans la presse à laquelle prit part le Dr. Ricklin.

Heureusement l'Allemagne était là, comme le dit l'abbé Wetterlé; sous la pression de nouvelles injustices et de nouvelles violences l'Alsace confirma une fois de plus sa fidélité aux anciens drapeaux.

Le peuple lui-même ne changea point depuis la conquête de l'Alsace-Lorraine par les Allemands.

Aujourd'hui la lutte héroïque se renouvelle, lutte pour ce grand héritage moral qui s'appele, sur les bords du Rhin, «l'Alsace éternelle».

Lettre de Mr. M. Vignaud à Mr. A. Lednicki.

Monsieur,

Vous m'avez demandé ce que l'on pense en France de la question polonaise? Je ne saurais vous donner que mon appréciation personnelle qui, peut-être, en l'espèce, n'est qu'un reflet de la conscience générale.

Pour qui connaît la presse française et sait lire un peu entre les lignes nul doute que l'une des préoccupations actuelles de l'opinion française, ne soit la question polonaise. Voici en effet comment s'exprime dans le «Journal» du 24 Février, Saint-Brice, rendant compte de l'ouverture de la «Douma».

«L'attention s'éveille quand le mi-«nistre (Mr. Sazonow) traite la ques-«tion polonaise. Si ses déclarations «n'ont pas toute la précision que sou-«haiteraient les peuples de Pologne, «il ne faut en accuser sans doute que «les incertitudes qui pèsent encore sur «l'avenir. On doit reconnaître l'effort «très sincère fait par le porte-parole «du Tsar pour déjouer les manœuvres «grossières de l'ennemi. J'ai trop net-«tement souligné la nécessité de cette «parade pour ne pas y applaudir dans «la mesure ou elle annonce la réalisa-«tion des aspirations polonaises. Mon-«sieur Sazonow a promis une fois de «plus la reconstitution de la Pologne. «Sur ce programme la Russie peut faire «crédit au concours absolu et loyal de «tous les Polonais».

Les autres journaux a grand tirage tiennent semblable langage.

Comment en pourrait-il être autrement? Comment la France pourrait-elle oublier la Pologne?

Sans remonter jusqu'à la première alliance Franco-Russe, je veux dire le mariage d'Anne, fille de Jaroslav I, avec Henri I, roi de France (1031); sans même parler du règne éphémère d'Henri III en 1573, il n'est pas un

cœur vraiment français, qui ne se souvienne, surtout dans les jours douloureux que nous traversons, que l'achèvement de l'unité française par l'annexion de la Lorraine fut le résultat heureux et glorieux de la guerre de succession de Pologne, entreprise par Louis XV pour venger son beau-père, le roi Stanislas. Tous aussi savent que, bien qu'elle eût à sa tête un roi, sa dénomination officielle était la «République de Pologne», exemple suivi plus tard par Napoléon lequel sera pendant quatre ans Empereur de la République française.

Par ailleurs non plus, il n'est pas un polonais qui ne sache que c'est le roi du Prusse Frédéric qui fut l'initiateur du premier partage en 1772. C'est à cette occasion que ce «monstre», comme l'appelait sa royale complice Marie-Thérèse, osait ainsi blasphémer: «Cela (le partage) réunira les trois religions, grecque, catholique et calviniste. Car nous communierons d'un même corps eucharistique qui est la Pologne, et si ce n'est pas pour le bien de nos âmes cela sera sûrement un grand objet pour le bien de nos états».

Et peut-être, peut-être alors, la Pologne martyre a-t-elle sauvé la France; car de 1790 à 1795 la Pologne ne cessa d'occuper la Russie, la Prusse et l'Autriche qui, gênées dans leur action et se défiant mutuellement les unes des autres, ne purent s'engager à fond contre la France, laquelle au milieu des hésitations de ses adversaires eut le temps de s'organiser et de vaincre.

Puis ce fut Napoléon à Varsovie, l'alliance Franco-Russe, les deux empereurs: Napoléon et Alexandre se partageant l'Europe! Grandioses et fastueux souvenirs toujours vivants... A la chute de Napoléon en 1815, c'était la Constitution donnée à la Pologne par l'empereur Alexandre I.

Faut-il rappeler encore le sang polonais répandu pour la France à Sommo-Sierra par les héroïques chevaulégers?

Aucun peuple civilisé saurait-il jamais oublier le service rendu à l'Europe Chrétienne par Jan III Sobieski? A ce propos vous citerai-je V. Hugo: «Deux nations entre toutes, disait-il en 1846, ont joué dans la civilisation européenne un rôle désintéressé; ces deux nations sont la France et la Pologne. La France dissipait les ténèbres, la Pologne repoussait la barbarie; la France répandait les idées, la Pologne couvrait la frontière. Le peuple français a été le missionnaire de la Civilisation en Europe, le peuple polonais en a été le chevalier».

Qui ne connaît en France les noms de Mickiewicz, Krasinski, Slowacki, Sienkiewicz?

Nous savons tous que Kopernik, la gloire de la science polonaise, fit ses études à l'université de Cracovie.

Notre Chopin n'a-t-il pas puisé la sève puissante de son génie sombre et tendre dans le sol polonais?

Que ne doit pas Honoré de Balzac à la douce influence de «l'étrangère», M-me de Hanska!

Et les autres, les héroïnes d'amour, leurs noms sont encore et seront toujours sur toutes les lèvres.

Ce ne sont pas seulement des liens communs de civilisation latine et chrétienne qui unissent la Pologne et la France, ce ne sont pas seulement des échanges de gloires littéraires ou une sorte de condominium, de co-paternité artistique; les rapports se sont transformés au cours du XIX-me siècle et les relations économiques les plus étroites se sont nouées qu'il serait criminel de laisser s'affaiblir et qui doivent au contraire, dans l'intérêt des deux grandes races latine et slave, se développer et se fortifier.

Dans les trois principaux groupes: textiles, charbonnages et métallurgie, qui absorbent à peu près, à eux trois, l'activité du pays, la France est représentée. Elle fut même initiatrice.

N'est-ce pas un français Gérard, qui fonda l'une des premières manufactures de laine, célèbre depuis sous le nom de Zyrardow.

A Lodz et Czenstochowa florissaient, avant la guerre, des usines crées par des industriels français du nord et de l'est, de Lille et de Roubaix. Les charbonnages de Dombrova n'ont été si maltraités par les Allemands qu'à cause de leur direction et de leur mise en valeur françaises.

L'agriculture polonaise, l'élevage surtout, trouvait en France pour ses produits un débouché toujours ouvert. Œufs, jambons, oies, canards prenaient la route de Paris. Après la guerre, il faudra relever les ruines et puisque la technique française a, maintenant, en pleine guerre, démontré sa supériorité sur la «colossale» technique allemande, elle saura—si l'on fait appel à sa compétence—restaurer rapidement la vie industrielle en Pologne et rendra au pays, avec surcroît, la richesse que les teutons se sont acharnés à tarir jusque dans ses sources.

Quand au commerce, sans parler seulement du commerce de luxe: modes, parfums etc., on peut le développer dans toutes les branches, sans limites et réciproquement.

Enfin, Monsieur, par le tableau de Jean Styka «Le serment de Witold, prince de Lithuanie» la France sait que la Pologne est fidèle à ses promesses et tenace dans ses amitiés comme dans ses haines. Elle sait que depuis 1362 les Germains sont, pour les polonais aussi, l'ennemi héréditaire; elle sait, par l'exemple des polonais qui actuellement se battent sous les plis du drapeau français, que la race est restée pure et n'a point dégénéré.

Tant de souffrances n'auront pas été vaines; tant de sang polonais n'aura pas été répandu en pure perte et le regret qu'exprimait Napoléon à Sainte-Hélène, en 1816, de n'avoir point relevé la Pologne «cette véritable clef de toute la voûte européenne» sera bientôt superflu: car, ainsi qu'on l'écrivait l'année dernière dans le «Rousskoé Slovo»: «Nous retenons pour le sort de la Pologne trois faits importants:

1) La proclamation du Grand-Duc.

2) Les souffrances du peuple polonais.

3) Notre conscience slave — ce dernier point étant le plus important».

Je n'ajouterai plus qu'un mot. Colbert écrivait à Louis XIV, qu'un repas inutile de trois mille livres lui faisait une peine incroyable et qu'au contraire: s'il était question d'or pour la Pologne il vendrait tout son bien, engagerait même celui de sa femme et de ses enfants et irait à pied toute sa vie pour fournir à cet emprunt.

La France ne renie rien des traditions du Grand Siècle. La France n'est ni oublieuse, ni ingrate.

Le cœur de la France, lui, depuis longtemps a déjà parlé, mais il faut attendre la fin de la guerre; il faut attendre le Congrès qui refera l'Europe à la belle lumière des grands principes de droit, de justice et de liberté.

Veuillez agréer, Monsieur, l'assurance de ma considération distinguée.

M. Vignaud.

CONRAD DRZEWIECKI.

Le Miracle de la Marne

(Résumé).

Nous savons que l'Armée Allemande fût arrêtée aux portes de Paris et rejettée d'un seul coup sur l'Aisne. Le Miracle, c'est que des troupes françaises en retraite depuis Charleroi, que des soldats surmenés, recevant l'ordre d'attaquer aient eu une confiance sans bornes en leur Chef, et la résolution unanime de sacrifier leurs vies en défendant leur liberté.

L'Homme Providentiel, ce fut ce Chef capable d'organiser la résistence tout en reculant, et de lancer ses troupes avec une furie irrésistible contre l'ennemi déjà triomphant.

Ce fût le renouvellement du phénomène de 1793 — toute une nation en armes.

L'Europe s'attendait à toute autre chose au moment de la déclaration de la guerre.

Les péssimistes prévoyaient une révolution, escomptant un mouvement antimilitariste, le manque de confiance

entre les républicains et les généraux, des velléités de réaction, les cadres d'officiers paralysés par des milliers de maîtres d'écoles antipatriotes—et l'indignation des prêtres violentés par le service obligatoire.

Que pourrait une armée inférieure en nombre, et travaillée par la politique, contre la force Allemande, munie des dernières inventions de meurtre, et dépourvue de tous scrupules humains?

Comment ne pas voir un Miracle dans ce triomphe éclatant de l'Esprit sur la Matière? Une fois de plus les instincts supérieurs de l'Humanité eurent raison du froid calcul.

Les Allemands orgueilleux d'être revenus à la tradition de leurs devanciers Vandales. propageant le culte de la force et le droit de rapine, virent se dresser devant eux les Français défenseurs de l'Idée de Loi et de Droit.

Naguère c'étaient les jeûnes et les méditations ascétiques qui préparaient les Miracles.

Aujourd'hui le Miracle moderne de la France victorieuse par la sainte union de tous en face du danger, fût le fruit béni de l'ensemble d'idées de justice et de solidarité prêché par les missionaires populaires, poètes, artistes, grands publicistes.

— L'ouvrier au tour de main inimitable, l'agriculteur inlassable, le catholique intransigeant et l'anarchiste ardent, tous s'unirent contre le militarisme allemand et devinrent en quelques semaines de merveilleux soldats résolus à tout, pour abattre le géant du Nord.

C'est l'éternelle histoire de David et de Goliath, le gage de notre vieille foi, que l'avenir ne dépendra jamais de la force brutale ni du fouet de la tyrannie.

CASIMIR ERENBERG.

Les Alliances de la République Polonaise avec la France.

(Résumé).

Depuis la fin de la prépondérance médiévale du Saint Empire et de la Papauté dans les affaires de l'Europe et l'avènement d'un nouveau système d'équilibre entre les Etats, maintenu par les Coalitions diplomatiques, la communauté d'intérêts entre la France et la Pologne s'imposa à chaque esprit profond.

Un homme d'état de génie — Jean Łaski fut le premier à servir cette cause.

Selon lui il fallait maintenir la paix sur nos frontières orientales, pour lutter efficacement contre le danger venant du côté du Germanisme. La Pologne devait garder à tout prix son débouché sur la Baltique, soutenir les deux Royaumes de Bohême et de Hongrie, et opposer une barrière à l'Empire des Habsbourgs.

La maison d'Autriche implantée en Bourgogne et en Espagne devenait également un danger pour la France. Aux mariages entre Jagellons et Habsbourgs, Łaski opposa un projet d'alliance hongroise.

L'Empereur Maximilien eut raison de Sigismond I et ce fut la perte de la Bohême et de la Hongrie.

Ensuite vint l'hommage rendu pour le Duché de Prusse par Albert de Brandenbourg, vassal de la Pologne—en 1524 Rome empêcha l'alliance franco-polonaise rêvée par Łaski en protestant contre tout accord avec l'Empire Ottoman. Après l'extinction des Jagellons, la crainte inspirée par le progrès du Germanisme en Bohême et en Hongrie, et les efforts de l'ambassadeur de France Montluc, assurèrent l'élection de Henri de Valois au trône de Pologne.

Ce fut la tolérance religieuse proclamée en 1573, et les principes de liberté et d'égalité de tous les citoyens polonais solennellement reconnus.

La monarchie polonaise se transformait en une République. Après une ère malheureuse d'anarchie, Etienne Batory recommença la lutte contre l'Autriche et sut garder Gdansk (Danzig).

Avec l'avènement de Sigismond Vasa ce fut l'ennemi dans la forteresse et soixante ans de guerre suédoise, ruineuse pour la Pologne, qui permirent à la Russie d'arriver à la mer Baltique.

L'époque de Ladislas IV et de Marie de Nevers amena un retour à l'idée d'une alliance française. Le génie de Richelieu s'y employa, sans rien obtenir de durable. Après les Vasa — deux canditatures françaises, celle du Duc d'Enghien et celle du Prince de Longueville furent encore proposées.

Sobieski, époux de Marie d'Arquien, vit le projet d'alliance française rejeté par la Diète de 1678.

La gloire de la Rescousse de Vienne dut nous suffire.

Enfin l'Electeur de Saxe fit échouer la dernière candidature française, celle du Prince de Condé.

Il ne restait plus qu'un seul; représentant de l'ancienne idée d'alliance avec la France.

Stanislas Leszczynski, père de la reine de France, Duc de Lorraine, prodigna tous les trésors de son esprit et de son intelligence à un beau pays dont les destinées devaient présenter un jour la plus frappante analogie avec la tragédie de la Pologne.

ANTOINE DE ŻWAN

Les relations franco-polonaises et l'alliance russe.

(Résumé)

C'est bien l'epopée Napoléonienne et le sang versé en commun, qui donnèrent la consécration définitive à l'union entre Polonais et Français.

Grâce à nos pères, qui suivirent les aigles du Grand Empereur, Varsovie fût arraché aux griffes prussiennes par les armes françaises; une partie de la Pologne respira pendant quelques années d'Indépendance — prélude des évènements de 1831 et de 1863. Un siècle s'est à peine écoulé et la Pologne est de nouveau envaihie par les allemands, nos destinées se jouent sans les murs de Verdun.

Jéna créat le Duché de Varsovie; éspérons que l'héroïsme de l'armée française facilitera la Résurrection de la Pologne.

En la rétablissant, Napoleon aurait eu contre lui trois ennemis: l'Allemagne, l'Autriche et la Russie; aujourd'hui c'est le ministre russe Sazonow qui déclare que la réunion de toutes les provinces polonaises est un des buts principaux de la politique russe.

L'espoir nous revient. Nous avons donc pour nous non seulement la France, le champion du principe des Nationalités, mais aussi la Russie régénérée et prête à effacer le passé, le souvenir de tout ce que ses fonctionnaires ont commis contre le peuple-frère polonais.

C'est en recréant la Pologne que la nation russe prouvera au monde Slave, que jamais elle ne fut solidaire des persécutions dirigées pendant cinquante ans contre les infortunées polonais.

Le principe des nationalités si noblement soutenu par Napoléon III, enflamma nos pères, et les poussa à la lutte inégale de 63, sans aucune chance de victoire

Les conseils perfides de Bismarck amenèrent à la convention prusso-russe contre les insurgés polonais. Toute une série d'évènements néfastes en découla.

Et portant nous n'oublierons jamais tout ce que Napoléon III a fait, et voulu faire pour nous.

Aux Tuileries, l'atmosphère nous fût toujours favorable. Napoléon III reprenant l'idée de Napoléon I d'une alliance avec la Russie y mettait comme condition une large autonomie accordée aux polonais.

L'Empereur crut obtenir des concessions de la Russie en 63, lorsqu'il prononça son: «durer» si fatal à notre

cause. Les affaires de Pologne ne cessèrent jamais de le préoccuper.

Alexandre II revenant à Stuttgart après une entrevue avec l'Empereur des Français dit tout haut devant sa suite: «Imaginez vous qu'il m'a encore parlé de la Pologne» Sedan fut une catastrophe aussi bien pour nous que pour la France.

Ce n'est qu'après le désastre de 1870 que notre administration polonaise cessa d'exister — nous connûmes tous les maux d'une politique d'extermination inaugurée contre nous en Allemagne et en Russie.

La communauté du malheur avec la France, ne nous servit guère. La troisième République ne continuait pas la politique polonophile de Napoléon III même les subsides à nos émigrés polonais furent retirés.

En 1875 l'Allemagne se préparait à une nouvelle attaque contre la France renaissante—mais l'Empereur Alexandre intervint—et ce fut le premier germe de L'Alliance...

Gambetta — une fois gagné à cette idée, comprit immédiatement la nécessité d'attirer les sympathies polonaises.

Il conçut l'idée de fonder un grand journal consacré aux questions slaves, avec le but principal d'opérer une réconciliation entre russes et polonais et d'obtenir des Réformes dans le Royaume de Pologne.

Les Collaborateurs étaient déjà choisis avec André Garbinski pour les questions slaves, quand Gambetta vint annoncer tristement a ses amis qu'il fallait renoncer à tout, vu le danger d'un démêlé avec l'Allemagne.

Les années 1880 furent bien douloureuses à la Pologne: le silence se fit sur son sort—elle semblait abandonnée par la France.

L'alliance franco-russe fût certes un évènement historique d'une importance sans égale.

Malheureusement ceux qui la conclurent n'osèrent envisager toutes ses conséquences dans l'avenir.

En Russie ce fut, le régne du principe: «alliance avec la France; amitié héréditaire avec la Prusse».

En France on s'illusionait que l'Allemagne craindrait une guerre sur deux fronts, et malgré les armements dont on notait le progrès, on finissait par s'accoutumer à cet état de choses monstrueux.

Le premier devoir de ceux qui dirigeaient le nouveau groupement de forces n'était-il pas de dénoncer le traité prusso-russe relativement à la question polonaise, et d'améliorer la situation déplorable des Polonais en Russie? Il était si facile de reprendre l'idée de Napoléon III et de Gambetta, de gagner les sympathies de tous les Slaves et d'empêcher la participation de l'Autriche dans un conflit inévitable depuis la déclaration de l'alliance franco-russe. Pouvait on supposer un moment que l'Allemagne renoncerait de bon cœur à l'hégémonie que lui avaient assurée les guerres de 1866 et de 1870?

L'alliance franco-russe, loin d'attirer les Polonais, leur valut de nouvelles répressions dans tout l'Empire Russe. On cessa de subvenir aux frais des écoles polonaises à Paris— et ce fut le «crime du silence» sur tout ce qui était polonais en France.

Quoi d'étonnant que les Polonais, ne pouvant croire à la fin de l'amitié russo-allemande, qui poursuivait la perte de leur patrie se soient laissés rebuter par l'atmosphère hostile de la nouvelle alliance?

C'est ainsi que la fatalité fit pécher trois nations contre le bon sens et la logique, par l'incompréhension de la politique à suivre dans un moment décisif de l'histoire. Deux le firent volontairement, et la troisième dût céder à une pression irrésistible.

Le courant libéral qui finit par se faire jour en Russie, et le Manifeste annonçant la Constitution, reveillèrent à Varsovie l'initiative d'un groupe qui se mit à éclairer l'opinion française sur les affaires de Pologne.

On s'efforca de faire comprendre à Paris qu'un changement de système envers les Polonais sujets de la Russie permettrait aux Galiciens d'Autriche de marcher avec les Tchèques et d'opposer une résistance efficace aux menées sourdes de Berlin qui poussait toujours l'Autriche à une guerre contre la Russie.

Le député Kramarz très apprecié des hommes d'Etat français à cause de ses tentatives de rapprocher l'Autriche de la France et de la Russie, ne se lassait pas de souligner l'immense importance de l'appui de plus de 20 millions de Polonais à gagner!

Jusqu'à nos jours on trouve encore des hommes politiques trop obtus pour comprendre le caractère international de la question polonaise, et pourtant quel est le génie politique qui saurait opposer une digue plus forte au flot germanique, qu'une Pologne solidement reconstituée et un Etat Tchèquo-Slave?

La brutalité des menaces faites par l'Allemagne à la France lors de l'affaire du Maroc électrisa les Français. Le comte d'Haussonville publia dans le «Figaro» une lettre ouverte à l'empereur Guillaume, dans laquelle il le remerciait d'avoir jetté le gant à la France, et terminait ainsi: «nous sommes forts, unis et prêts»... Ce fut un changement de ton dans la presse. On reparla de la question polonaise.

A côté des quelques polonais signataires des nombreux articles de cette époque, nous trouvons les noms de: Anatole Leroy-Beaulieu, Hanoteaux, Flourens, Emile Ollivier.

Il y eût un résultat. L'arrivée à Varsovie d'un nouveau représentant de la République, était pour les initiés plus qu'une vague espérance.

Monsieur de Coppet dépassa tout ce qu'on attendait de lui. Quelques mois lui suffirent pour se mettre en rapport avec toutes les classes de notre société. Ses prédecesseurs s'en tenaient généralement aux relations mondaines. Le nouveau consul fréquentait assidûment les cercles polonais et faisait tout pour pénétrer l'opinion publique. Ce fut lui qui fonda l'Alliance Française. Il comptait en outre créer une chambre de commerce spéciale pour le Royaume de Pologne.

L'activité si efficace de Monsieur de Coppet fut brusquement arrêtée par son rappel... Il ne fut pas remplacé de longtemps. Quand le comte de Farges de Chaulnes vint enfin à Varsovie, ce fût avec des instructions precises de s'abstenir de toute politique.

Telle fut la fin regrettable de l'œuvre de conciliation entre russes et polonais loyalement entreprise sous l'égide de la France.

Dans ces derniers temps l'opinion et la presse française réclament du gouvernement russe un projet clairement formulé de l'organisation future de la Pologne.

Les hésitations de la Coalition laisseraient — elles l'initiative à l'Allemagne, au moment ou s'ouvriraient les débats du Congrès? Je crains que ce conseil marqué au coin du bon sens ne se heurte aux mêmes difficultés qui réduisirent à néant la mission de Monsieur de Coppet..

———

Du point de vue politique les rapports franco-polonais peuvent présenter de grandes difficultés — tout cela n'existe plus dans le domaine de l'Idéal.

Les Français et les Polonais se ressemblent tant! C'est la même nature ardente et chevaleresque, le même amour sans bornes de la Patrie, le libéralisme sincère, l'enthousiasme pour tout ce qui est noble et beau, le manque de raideur automatique dont s'énorguellissent les prussiens et l'absence de férocité sauvage dans la haine... Quand un polonais rencontre un français il reconnait son frère.

Pendant tout un siècle nous dûmes lutter contre la tyrannie de la culture germanique — c'est par dessus la tête de l'Allemand que nous tendons nos mains vers la France pour y puiser la science, l'élégance et les habitudes modernes.

Depuis le démembrement de notre patrie et surtout depuis le système de vexations que la Russie et l'Allemagne n'ont cessé de maintenir chez nous les Polonais ont défendu avec acharnement leur religion, leur langue, leur territoire et leurs traditions nationales.

Chaque défection était dénoncée à

la vindicte publique,—surtout la dénationalisation.

La seule exception admise fut en faveur des émigrés polonais fidèles citoyens de la France...

Allez demander au comte Nicolas Potocki si connu à Paris, au docteur Babinski aux familles des Galezowski, des Godebski et tant d'autres quel, accueil les attendait toujours à leur retour en Pologne!

C'est avec un élan fraternel qu'on les fêtait.

Notre dernier acte héroïque au delà de nos frontières, ce fut la fidélité passionnée envers la France que tout le monde abandonnait.

La meilleure définition des rapports entre Polonais et Français, ce sont les paroles du vénérable comte Albert de Mun qui disait encore peu de temps avant sa mort: «Quel est le français qui ne souhaite tout le bien possible à la Pologne!»

Quant à Emile Ollivier les persécutions religieuses dans la province de Chelm le navrèrent: «Vous souffrez, me dit-il, pour votre attachement à votre religion et votre patrie... devant l'imminence d'une guerre avec l'Allemagne ce sont des sentiments qu'on devrait entourer de la plus tendre sollicitude!... Je sais qu'il me reste peu de temps à vivre; je ne verrai donc pas le temps ou, Dieu aidant, tout ce qu'il y a de nobles cœurs en Europe récompensera vos souffrances en vous rendant votre patrie!» Les grands esprits sont parfois prophétiques.

Mickiewicz prédisait naguère que les Slaves ne pourraient rien sans la France, ni la France sans Dieu...

Nous voyons enfin la France alliée de la Russie et versant son sang pour une cause commune. La République a pris la Serbie sous sa protection; les Tchèques et les Slovaques attendent d'elle plus que sa sympathie pour la reconstitution de leurs patries.

Quant à la Pologne, elle a non seulement le droit, mais aussi le devoir de compter sur le cœur et l'opinion irrésistible d'une France victorieuse.

K. CHODYNICKI.

Le rôle de la France relativement à la question polonaise au Congrès de Vienne.

(Résumé).

Depuis le démembrement de la Pologne, le problème d'une nation iniquement partagée ne cessa jamais d'influencer la politique de tous les Etats Européens.

Napoléon constata son caractère international en disant à la Délégation polonaise de 1807: «Je sais que rétablir la Pologne c'est mettre une balance en Europe». -

Après la chute de l'Empire, la Coalition s'efforça de considérer la question polonaise comme une affaire intérieure de chacun des Etats copartageants.

Au Congrès de Vienne ce fut Talleyrand qui la souleva pour prévenir l'humiliation de la France qu'on prétendait exclure des débats.

C'était opposer avec succès le principe de justice aux peuples opprimés, au principe de Legitimité invoqué par la Coalition.

Le génie diplomatique du Représentant de la France sut même gagner Castlereagh, mais il échoua contre les menées de Metternich.

Talleyrand demandait l'Indépendance de la Pologne rétablie dans ses anciennes frontières. Il affirmait l'importance de cette question, «la première, la plus grande, la plus éminemment européenne» et rappellait les services rendus naguère à l'Europe par la nation polonaise.

Hélas! les éléments destructifs prévalurent et l'Etat polonais ne fût pas rétabli avec une constitution libérale adaptée aux besoins de la nation, ainsi que le réclamait Talleyrand.

Le Congrès de Vienne ne voulut résoudre cette question que d'une façon partielle—et ce fût une cause de friction entre les Etats pour de longues années encore.

Il ne fallait rien moins que le tourbillon des évènements actuels pour la faire remonter à la surface.

Les mêmes Etats qui décidèrent de son sort il y a cinq ans, vont se prononcer sur son avenir... mais ce sont leurs relations qui ont changé.

LADISLAS DE GÜNTHER.

Les relations littéraires de la Pologne avec la France.

(Résumé).

La Pologne, gouvernée par les lois du monde ou dirigée par son libre arbitre, s'est choisi comme territoire le grand champ de luttes de deux cultures: celle de l'orient et celle de l'occident.

Dans ces luttes la Pologne n'est pas restée passive: elle s'est approprié les éléments de chacune de ces influences, elle n'a jamais oublié ses origines, qui la rallient à la grande race slave, mais, d'autre part, elle s'est pénétrée des idées, des croyances et des habitudes de l'occident.

Pour se rendre compte combien féconde a été cette synthèse des valeurs originales et des influences occidentales, il n'y a qu'à jeter un coup d'œil sur la littérature polonaise, qui s'est développée en suivant les exemples latins et italiens, et s'est plus tard épanouie sous l'influence dominante de la France.

Ce n'est qu'après Ronsard, avec notre grand poète Kochanowski, que la poésie polonaise a délaissé le latin.

Au XVII siècle, à l'époque du règne des mœurs et des habitudes françaises en Pologne, Morsztyn, Français par l'éducation, donne la traduction du «Cid».

C'est encore la France qui a fait sortir la Pologne de la barbarie Saxonne; grâce à ces nouvelles influences nous voyons naître sur le sol stérile de cette époque une nouvelle littérature.

A l'époque du Romantisme, au temps de ses plus grands et plus beaux élans, c'est la France qui, à côté de l'Angleterre et de l'Allemagne, a ouvert au génie polonais ses sources bienfaitrices et inépuisables.

C'est alors que Paris dirigea la littérature polonaise; ce n'est qu'en suivant les Français que celle-ci pouvait être sûre de ne pas perdre son équilibre et de ne pas dévier de la ligne droite dans l'évolution caméléonienne de la poésie du XIX siècle.

Le Positivisme en Pologne, le Naturalisme qui le suit, l'Impressionisme et le Symbolisme, l'Ecole Parnassienne et enfin le Néo-Romantisme se rattachent également à la France. Ainsi les plus belles pages de la littérature polonaise ont été écrites sous l'influence de la France.

En comparant ces deux littératures, nous voyons que l'esprit français, dirigé par le désir d'égaler les classiques grecs et latins, dès le commencement de son véritable épanouissement s'efforçait de trouver les principes d'une esthétique qui aurait donné une portée générale, une durée éternelle aux œuvres du temps, dont la base par conséquent se trouve dans le domaine de la raison.

La littérature polonaise, purement nationale, imprégnée de l'amour de la patrie, inégale dans ses élans vers la perfection, grande lorsqu'elle était précisément un cri de détresse, et puissante en son essence prophétique et visionnaire, a trouvé sa meilleure expression dans l'œuvre de Mickiewicz: c'est donc dans le sentiment qu'elle cherche toujours ses inspirations.

Il découle de là que la littérature française a été classique et la littérature polonaise—romantique.

La première, en voulant limiter ses élans, a donné la forme, la seconde, en laissant s'épancher son coeur et son âme, est plus intéressante par l'idée que par la forme. La littérature polo-

naise, slave par sa mélancolie rêveuse, débordante dans l'épanchement de ses sentiments, mais dirigée par une sage réflexion et éprouvant la crainte d'un développement trop intense de ses éléments originaux, s'est tournée vers la France pour s'approprier la forme et s'imposer à elle-même les puissantes limites de la raison, dont elle sentait par instinct le besoin salutaire.

C'est ainsi que la synthèse de ces valeurs opposées a donné à notre littérature l'harmonie de la forme et du sujet.

La Pologne avait raison de diriger ses regards vers la France dans sa recherche du beau; elle doit le faire de même dans l'avenir jusqu'au jour où, ayant atteint son but elle trouvera une nouvelle compréhension du bonheur et de l'idéal de l'humanité.

Dr. FELIX KIERSKI.

De l'Imitation à l'Émulation.

Les influences philosophiques.

(Résumé).

Les influences littéraires, les élégances et la mode dirigeaient vers la Pologne les courants philosophiques rayonnants du centre de la culture française.

Nous pourrions remonter jusqu'au XV siècle et rappeler le savant Michel de Bystrykow surnommé «Parisiensis». Docteur en théologie à Paris et recteur de la florissante Académie de Cracovie.

Il nous suffira d'indiquer les points de contact principaux entre la pensée française et la pensée polonaise dans le domaine de la philosophie.

Le plus faible de nos rois, fît le plus dans la seconde moitié du XVIII siècle, pour developper la culture de l'esprit en Pologne: Stanislas Auguste, entouré de tout un groupe de lettrés nourris des oeuvres de Boileau, de Voltaire, de Rousseau et de Condillac, fut le mécène couronné de la science et des arts et un admirateur sincère de la France.

La «Commission de l'Education Publique» polonaise, le premier ministère de l'Instruction en Europe, s'adresse à Condillac pour lui demander un ouvrage.

«La logique, ou les premiers développements de l'art de penser», imprimé à Paris en 1780 servit de base aux cours des Professeurs Polonais.

La «Commission de l'Education», imbue du sensualisme français prescrivit aux professeurs de logique le principe «nihil in intellectu quod non prius in sensu».

L'opuscule de Condillac ne fut traduit qu'en 1803. Pendant vingt ans nos professeurs puisèrent à même la source, car l'usage de la langue française était également répandu à la cour, dans la société élégante et dans le monde de la science.

Ce fut alors le règne incontesté du sensualisme français, completé par le scepticisme d'alors: la négation de toute chose transcendante, de la «vérité revélée» de tout ce qui n'avait pas la sensation pour base.

A ces deux courants s'ajoutait encore un troisième; le rationalisme.

La Raison devint le Dieu auquel on sacrifia les anciennes croyances impossibles à vérifier — ou reconnues pour fausses. C'est ainsi que la turbulente noblesse renonça an nom de la Raison à son bien suprême le «liberum Veto»— le sang bleu perdit son prestige, car l'éducation fit sentir sa puissance—on eut honte de la foi du charbonnier et des us et coutumes sarmates.

Pourtant cette époque ne produisit rien de marquant chez nous.

Ce fut le courant idéaliste qui inspira les esprits supérieurs de Trentowski, Libelt et Cieszkowski, qui fit chercher la raison absolue à Hœne Wronski. Nous n'eumes pas de philosophie distincte ni méthodes spéciales ni recherches originales.

Seul Jean Sniadecki le plus remarquable de nos hommes de science se rapproche dans ses conclusions des écossais et de l'école du bon sens.

L'influence de la philosophie française au XVIII siècle fut si forte en Pologne que rien ne lui échappa.

Elle est visible partout; dans notre littérature, dans notre système d'éducation et dans la vie politique de notre nation.

La synthèse des nouvelles valeurs largement popularisées modifia les anciennes idées sur l'ensemble des choses et nourrit toute une génération à la veille de l'écroulement de la République Polonaise.

Notre renaissance philosophique n'eut lieu qu'après le positivisme des années 30. Sa filiation avec Auguste Comte est évidente — pourtant ce fut un but réformateur plutôt que scientifique qu'on poursuivit. Enfin apparut chez nous toute une littérature; nous eumes des camps opposés et des controverses sans nombre. Ce fut la cristallisation d'une idée philosophique originale en Pologne.

Le philosophie française contemporaine ne manqua pas d'avoir son retentissement chez nous.

Henri Poincaré, A. Binet, Conturat, Bergson enfin exercèrent une influence incontestable

Les conférences et les cours de la Société Psychologique animèrent la vie intellectuelle des trois villes de Varsovie, Cracovie et Léopol.

Le dr. Weryho et les professeurs de l'Université Léopolienne s'occupèrent spécialement de Bergson.

L'Institut psychologique de Varsovie fut le premier à entreprendre en Europe des recherches expérimentales sur la Subconscience.

Le Directeur de l'Institut, Abramowicz, constata: «des choses transcendantes renfermées dans chaque abstraction et dans chaque conception; des choses qui échappent à l'analyse rationelle et ne peuvent être saisies que par l'intuition» (Sources de la Subconscience).

C'est ainsi que l'expérience du savant polonais vint renforcer la théorie du penseur français.

Ce sont sans doute des graines recoltés par le labeur de l'esprit humain qu'il faudra passer au crible de la critique, — mais l'exemple est intéressant.

Nous cessons de nous en tenir au rôle modeste d'Imitateurs—pour entrer dans la sphère des influences philosophiques réciproques aux voies convergentes ou divergentes—tout nous porte à croire qu'un bel avenir est reservé à notre science.

V. LEDNICKI.

Le classicisme de l'esprit français.

(Résumé).

I.

En comparant le Classicisme et le Romantisme en France on se demande laquelle de ces deux doctrines littéraires se rapproche le plus de l'esprit français.

Ce fut à l'époque de Louis XIV que la France atteignit son plus haut degré d'harmonie, d'éclat, de puissance et de gloire, et cela dans tous les domaines.

L'Ancien Régime parvint au point culminant de son importance. Versailles, avec sa brillante cour, avec l'incessant cotillon des grands seigneurs et des grandes dames qui défilaient sous les colonnades des palais splendides construits d'après les goûts et les principes de Mansart et de Perrault, Versailles formait un riche cadre à la vie facile et éblouissante de cette époque.

L'Europe entière accourait à ses fêtes et dirigeait ses regards vers le «roi soleil», qui, entouré des personnages mythologiques de Poussin, de Lesueur et de Lebrun, paraissait lui-même beau, puissant et héroïque comme un dieu.

Dans les allées droites et taillées des jardins de Le Nôtre tandis que retentissaient les cors de chasse, les dames et les seigneurs de la cour semblaient former avec les statues de marbre et

de bronze de charmants groupes, rappelant les «corbeilles» et les «grands ronds» de la danse.

La musique de Quinault et de Lulli résonnait dans les somptueuses salles du palais et l'on entendait les voix tonnantes d'héroïsme et d'emphase pathétique de Corneille et de Racine; ces voix quelquefois douloureuses mais toujours belles et puissantes, donnaient un rythme de majesté à cette vie élégante.

La verve malicieuse de Lafontaine et le large rire de Molière venaient ajouter leur note joyeuse à cette incomparable magnificence.

Dans ces jardins, dans ces palais, dans cette littérature et cette musique on sentait l'art tout-puissant enchaîner la nature. Les nouvelles académies, les journaux scientifiques, les disputes philosophiques, les sermons des orateurs-sacrés, les altiers monastères, comme Port-Royal, tout donnait le ton et la mesure à ce que nous appelons aujourd'hui le goût et l'esprit français.

C'est ainsi que l'époque de Louis XIV, qui fut celle de la France paisible et glorieuse, a donné la possibilité aux arts et aux lettres de se développer librement et d'être par conséquent le langage pur et sincère de l'âme, du cœur et de l'esprit français.

Guidée par la raison, basée sur ses commandements impérieux et ne perdant jamais de vue le phare éternel de la vérité, vérité permanente et universelle, l'esthétique du classicisme français conduisait ce dernier dans domaine de la beauté triomphante, où l'idée et la forme ne font qu'un.

Inspirés par les grands maîtres de l'antiquité, les écrivains français créaient des types généraux, appuyés sur l'histoire, et dont les destinées deviennent pathétiques. L'imprévu, l'élément de curiosité et de surprise furent par conséquent exclus, comme nuisibles à l'éxécution parfaite de l'œuvre.

Le Sort, la Providence, le Bonheur, le Péché, ces puissances maîtresses, cachées dans la vie et dont la voix est étouffée par le bruit des évènements quotidiens deviennent sur la scène du théâtre classique pareils à d'immenses balanciers qui, par leurs mouvements, attirent les regards du spectateur fasciné.

Gouvernés par le désir de donner une base encore plus stable à leurs œuvres et de leur assurer une durée éternelle, les grands tragiques cherchaient des exemples parmi les ruines grecques et romaines qui, dans leurs lignes principales, se sont conservées car les anciens ont conçu à leur manière les principes généraux de la vie humaine et mondiale, et c'est sur ces principes qu'ils ont créé leurs œuvres.

Aspirant alors à l'immortalité, les maîtres français ont revêtu leurs héros de tuniques et de toges, et là, sous les voûtes des temples et sous les arcs de triomphe, au milieu des colonnes et des bas-reliefs, à l'abri de l'inconstance du temps et des conditions, soustraits au contact douloureux de la vie ils trouvèrent l'éternité et la gloire.

Ils contemplaient Aphrodite, fascinée par le chant d'Apollon.

Telle fut l'œuvre du classicisme français.

II.

L'époque du Romantisme fut maladive et inquiète.

Ce fut le temps des grandes chutes, des désillusions, des existences avortées, du triomphe du scepticisme social et des consolations mystiques.

Le désordre logique, le vague de la philosohie «l'égotisme» et le manque de subordination dans les questions politiques et sociales forment le caractère de cette époque. Alors apparaissent les mornes et sombres figures des Werther, des Child Harold, des Rolla et des René qui cherchent la tranquillité et la paix sur les vagues déchaînées des océans, sous la foudre des Alpes, dans les mystérieuses forêts d'Amérique, ou, enfin, dans les étreintes passionnées de leurs maîtresses.

Nous voyons apparaitre l'ère d'une nouvelle esthétique.

Le culte de la nature, la religion du sentiment et l'épanchement du moi sont les fruits de l'arbre du romantisme, dont on doit chercher les racines en Angleterre et en Allemagne.

La nature en France fut rarement l'objet de l'admiration des poètes français, qui la trouvaient prosaïque, surtout celle de la France centrale.

Leurs nouveaux enthousiasmes arrivèrent des pays étrangers; comme le disait Stendhal il manquait à Paris une chaîne de montagnes à l'horizon pour admirer par soi-même ces nouvelles beautés. Les montagnes ne vinrent pas à Paris—Paris alla chercher les montagnes — il lut Macpperson, Rousseau, Haller et beaucoup d'autres. (David-Sauvageot).

Les premiers romantiques français ne nous donnent point de tableaux de la nature française; Rousseau parle des Alpes, B. de St. Pierre des pays tropicaux, Lamartine et Nodier cherchaient de même l'éxotique, Chateaubriand nous conduit en Amérique — la nostalgie ou l'ennui font fuir la France.

Une nouvelle méthode se fait sentir, mais il est difficile de préciser ses origines et de prétendre qu'elle n'ait pas été enfantée par Coleridge, Wordsworth et Southey.

Le sentimentalisme de même quitta les pages de la littérature larmoyante de l'Angleterre pour s'installer provisoirement en France dans la Nouvelle Héloïse et dans Paul et Virginie; il nourrissait sa mélancolie et sa sensibilité grâce aux conditions anormales de cette époque, mais ne répondait point à la fermeté et au positivisme mâle du caractère gaulois.

Enfin l'individualisme tourmenté par une fantaisie maladive et qui joua le rôle décisif dans toutes les questions politiques, sociales, littéraires et artistiques, n'était pas conforme lui non plus, avec son inconstance perpétuelle d'humeur et d'idées, à la pensée stricte, limitée par le système et le dogme, du génie français.

Les vagues abstractions de l'esprit romantique, la déliquescence de cette école sont, comme l'ont établi les nouveaux critiques Seillière, Maigron et Lasserre, les effets et les résultats des influences allemandes.

Bien que la source du Romantisme fut étrangère à l'esprit français, là encore ce dernier s'est révélé avec force et nous connaissons les beaux élans de ses grands poètes-rêveurs vers les hautes cimes d'un noble idéalisme.

Le Romantisme n'eut pas une longue durée, car, fidèles aux facultés inhérentes à leur nature, les français sont bien vite retournés à l'art objectif, qui a pour devise «que la poésie ne doit pas être l'écume du cœur». C'est déjà avec A. de Vigny, les Parnassiens et Flaubert, que nous voyons naître une nouvelle école littéraire qui tâcha de limiter l'épanchement débordant du moi de l'artiste romantique.

Antoine Bourdelle.

(Notes et impressions de la Grande Chaumière).

Lorsqu'en 1912, à Paris, il fut question d'ériger un monument à Mickiewicz. Bourdelle présenta son projet au Comité. Ce qui frappa le jury ce fut la puissance de la forme, le sentiment monumental et surtout la connaissance approfondie de la personnalité du Poète.

Le Maître a voulu nos donner l'idée du Pèlerin national en plaçant Mickiewicz debout, et s'avançant le bras levé, sur une haute colonne dont le piédestal est décoré de bas-reliefs représentant des sujets inspirés par les œuvres du Poète. Avant de commencer son projet Bourdelle partit pour la Pologne. Là, il tâcha de se rapprocher du peuple, de voir et de connaître tout ce qui pouvait l'ai à comprendre Mickiewicz. A son retour à Paris, il nous donna une synthèse de ses impressions dans l'œuvre qui est à la hauteur de toutes les autres crées par son génie.

Si nous jettons un coup d'œil sur les travaux de Bourdelle, surtout sur ceux faits au temps où il s'éloignait de l'im-

pressionisme, nous sentons que la richesse de la fantaisie est domptée par l'amour de la forme et de la mesure. C'est ainsi que s'élèvent les œuvres basées sur de vrais principes architectoniques, avec le sentiment du bloc et de la masse, les œuvres dont le souffle s'incorpore dans la forme monumentale. Je crois entendre encore les paroles du Maître: «Ah! la nature c'est tout, mais la forme et la pierre c'est encore plus», - voilà pourquoi ses œuvres rayonnent d'une si grande lumière vitale et ont tant de puissance du mouvement que la nature ne devient plus qu'un fond pâle. La forme, dit Bourdelle, ce n'est pas seulement ce que nous voyons, ce sont des éléments concrets bâtis sur des plans intérieurs et des profils, qui forment une chaîne harmonique—un bloc compact.

Et c'est l'ingénieuse liaison de ces éléments, la maîtrise sur les passions, la profonde analyse de la nature qui forment la base de la vraie compréhension sculpturale.

Marie Lednicka.

Nos amis Français.

La tradition des bonnes et amicales relations polono-françaises vient de se renouveler avec une intensité toute particulière au commencement de notre siècle. La Pologne devint l'objet d'une quantité d'études et le lieu de visites fréquentes des savants, des écrivains, des journalistes et des touristes français. La question polonaise fut traitée en France avec sympathie et compréhension.

Parmi ces nobles chevaliers français de notre juste cause nous pouvons nommer au premier rang les deux frères Marius et Ary Leblond, qui dans leur livre «La Pologne, ainsi que dans de nombreuses brochures, articles et conférences, enfin dans leur journal «La vie» ont parlé de notre patrie. Nous apprécions aussi le mérite de M. Gabriel Dauchot, collaborateur de l'influent «Petit Journal»; M G. Dauchot est l'auteur de plusieurs livres sur la Pologne. M. Pierre Rocheverre dans «l'Opinion» et dans la «Revue des Français» a traité la question de Chelm; M. P. Rocheverre nous est connu de même par sa correspondence avec notre grand écrivain—E. Orzeszko.

Le vice-président du Musée Social, l'éminent écrivain et savant, M. André Lichtenberger, alsacien d'origine, est l'un de nos meilleurs amis de France. Sa plume érudite et distinguée a mainte fois défendu la Pologne.

M. le baron d'Estournelles de Constant a prêté aussi beaucoup d'intérêt aux questions d'entente entre la Pologne et la Bohême.

Nous devons notre gratitude de même à M. le prof. René Pinon qui a montré l'importance internationale de la question polonaise.

Les interviews de M. Boyer avec le comte Kokowtzew ainsi que ses articles sur la Pologne sont bien connus chez nous.

Deux professeurs de grand renom M. Louis Leger dans «l'Opinion» et M. Ernest Denis ont souvent traité le même sujet.

M. Henri Moysset de la «Revue de deux Mondes» et M. Etienne Fournol, secrétaire de la Chambre des Députés, n'ont pas oublié non plus notre cause.

MM. Gaston Bordat, directeur en chef de la «Revue des Français», le comte Louis de Monti, le Dr. Gaston Parturier, de même que l'abbé Emile Terrade, sont aussi de nos amis.

Nous n'allons pas oublier non plus les discours pleins de feu, mainte fois prononcés au sujet de notre cause par le grand académicien M. Jean Richepin.

M. Muret dans «Les Débats» et dans la presse suisse. M. Gaston Roubier dans le «Petit Journal». M. Guy de Cassagnac dans son journal l'«Autorité» ont aussi contribué à l'affermissement d'une opinion amicale en France pour la Pologne.

L'érudition de M. Lacour Gayet dans les questions slaves et polonaises reste toujours présente à notre mémoire.

Nous avons encore des amies en France.

Nous devons notre reconnaissance unanime à M-me la duchesse d'Uzes, présidente du comité «Pro Polonia», à M-me Juillet Adam, «la grande française» et à M-me la comtesse Greffulhe, qui protège depuis des années notre musique à Paris, pour l'ardente ferveur qu'elles ont apportée à défendre notre cause.

Nous serions ingrats si nous oublions toutes les bonnes preuves d'intérêt que nous ont données M-me la duchesse de Rohan, le célèbre poète M-me la comtesse Mathieu de Noailles, M-me Severine, M-me Guillaume Beer, et M-me la duchesse de Doudeauville, née princesse Radziwill qui est toujours en union avec tout ce qui se rapporte à sa patrie d'origine.

Monseigneur l'archevèque de Reims a toute la gratitude de Varsovie pour la réponse chaleureuse qu'il a bien voulu adresser aux dames polonaises.

T. J.

Mr. le Rédacteur
de l'Echo Polskie!

J'apprends que Votre journal va dédier un numero spécial à l'amitié franco-polonaise. Comme italien et comme journaliste, je désirérais que Vous fassiez dans ce numéro une petite place à mes sentiments d'admiration pour le noble Pays qui, après celui de la Marne, confie le nom de Verdun à l'histoire de la civilisation européenne.

Ces sentiments sont ceux de tous les Italiens et je suis heureux, en les exprimant, d'ajouter mon tribut très modeste à celui que donnent à la France les frères Polonais avec ces pages consacrées à sa gloire.

Bien à Vous, Mr. le Rédacteur

U. L. Morichini.

A la mémoire du capitaine Vimard.

Les Polonais ont éprouvé une perte douloureuse dans la mort du capitaine Henri Vimard tombé au champ d'honneur.

C'était un ami, parlant notre langue, qui connaissait notre histoire et avait visité nos villes de Cracovie et de Varsovie, ainsi que la Posnanie et la Poméranie.

Dans tous ses écrits il fut un champion loyal de la conciliation entre Russes et Polonais dont les conséquences auraient été si bienfaisantes pour la France...

La lettre touchante écrite par sa fiancée. Mademoiselle Jenny Serrnys, en réponse aux condoléances de Monsieur Antoine de Żwan, nous le montre fidèle ami jusqu'au bout.

Pendant 15 mois passés dans les tranchés — ce cœur généreux, si français, ne cessait de penser à nous et se faisait envoyer toutes les nouvelles venant de notre pays.

Nous attendons avec impatience la publication—en des temps plus calmes—de son ouvrage sur la Pologne, le fruit de tant de travail assidu.

18, Quai de Béthune, Paris.
Février 1916.

Monsieur,

Les parents de mon pauvre cher fiancé, le capitaine Vimard, m'ont communiqué le bel article, si sobre et si délicat, que vous avez consacré à sa mémoire. Je veux vous apporter toute ma gratitude, Monsieur, et vous dire combien, j'ai été sensible a cet hommage rendu a celui que j'aimais. Rien ne m'est plus précieux que ce qui me parle de lui, et cette voix Polonaise m'a particulièrement touchée, parce qu'en intime communion de pensée avec mon fiancé, depuis sept ans, je sais quel attachement sûr et raisonné il avait voué à votre pays.

Pendant ces quinze mois de tranchée je lui envoyais tout ce que je pouvais réunir sur la Pologne. Pendant les quelques heures, les seules, où je l'ai revu à Compiègne où il était à l'hôpital en juin 1915, il m'a parlé longuement de ses espoirs et aussi de

ses craintes pour votre chère Patrie.

Moi même, qui l'ai visitée avec lui j'y suis liée par des liens solides et je souffre de penser qu'il ne verra plus la Pologne Restaurée.

Le voeu que vous avez bien voulu formuler dans votre article, pourra je l'espèce se réaliser, je compte bien malgré les difficultés nombreuses publier le travail de mon fiancé. Peut-être quelque jour après la fin du drame, vous demenderais-je Monsieur, quelques conseils a ce sujet. Veuillez, je vous prie, Monsieur trouver ici l'expression renouvelée de ma reconnaissance et de mes sentiments les meilleurs.

Jenny Serrnys.

ETIENNE ŻELSKI.

La France en guerre.

(Résumé).

Bismarck songeait à déclarer la guerre à la France quelques années après la campagne de 1870—71—tellement il avait été frappé par le prompt rétablissements d'un pays saigné à blanc. Mais les changements survenus dans la situation politique en Europe rendaient une nouvelle guerre impossible, et les efforts pour isoler la France furent réduits à néant grâce à l'alliance franco-russe.

L'Idée de la Revanche apparaissait dans toute sa force, mais la puissance grandissante de l'Empire Allemand rendait les risques d'un nouveau conflit par trop dangereux, tandis que la politique intérieure en France défendait toute action au dehors.

Peu à peu les velleités de revanche cesserent de se faire jour dans la vie publique.

Ce fut alors le triomphe des Allemands—l'Europe influencée par l'Allemagne commençait à croire que la France était sur la pente d'une décadence et près de perdre son rang parmi les Puissances de l'Europe.

Ce n'étaient que de trompeuses apparences. Quiconque s'est trouvé à Paris au moment de la Conférence d'Algésiras, du coup d'Agadir ou de l'annexion de la Bosnie et Herzégovine, est bien revenu de cette erreur.

A cette époque la France était déjà prête, et la guerre actuelle donne le meilleur témoignage de sa puissance.

Quant à nous—ayons toujours en mémoire, que les drapeaux triomphants de la France portent depuis des siècles aux peuples opprimés le souffle de l'Indépendance et de la Liberté.

Le Numéro de „l'Echo" consacré à la France se divise en trois parties.

I. La première contient:.

1) Les articles sur la France, l'Alsace. Le miracle de la Marne.

2) Quelques [illegible] de la Légende des Siècles de Victor Hugo et la Bataille de la Marne.

3) Une lettre de M. Vignaud à M. Lednicki.

4) Les réproductions: de «La Marseillaise» de Rude.

Les écolières de Montreux Vieux en Alsace et le Président de la République.

La leçon de français après 40 ans en Alsace.

L'incendie de Reims. Un épisode de la Marne. Une pièce de 77 capturée en Champagne.

5) Les portraits de Monsieur Raymond Poincaré, Président de la République, des généraux: Joffre, Pau, Gallieni, de Castelnau, d'Urbal, Maud'huy, Dubail, Foch, de MM. Paul Deschanel, Aristide Briand, Alexandre Ribot et M. Gaston Velten, Consul général de France à Varsovie.

Cette partie donne une idée du souffle ardent de la France actuelle, de la poussée élémentaire de tout un grand peuple vers la victoire.

II. La seconde partie appelle l'attention sur les points de contact entre la nation polonaise et la nation française, dans le domaine de la politique et de la culture.

Ce sont d'abort les articles: Les alliances de la République Polonaise avec la France. Les rapports polono-français et l'alliance russe. Le rôle de la France dans la question polonaise au Congrès de Vienne.

Les rapports entre la Pologne littéraire et la France «De l'Imitation à l'Emulation», Influences philosophiques.

III. Cette partie contient l'article «Le classicisme de l'esprit français», quelques variétés littéraires et des nouvelles de journaux. Un article politique et stratégique: «La France en guerre. Les Polonais à l'armée française. «Le sculpteur Bourdelle» avec la reproduction de deux de ses œuvres: le monument de Mickiewicz et Hercule. La mort de l'aigle de Hérédia.

Une note bibliographique sur nos amis français. Une lettre de Mr. U. L. Morichini, journaliste italien au rédacteur de l'Echo. Un memento de Henri Vimard suivi d'une lettre de sa fiancée.



Imprimerie Lehman. Moscou, Stoleschnikow 5.